



PIERRE CALAME
BENJAMIN DENIS
ÉRIC REMACLE (*dir.*)

L'Art de la Paix

Approche transdisciplinaire



P.L.E.-Peter Lang



PIERRE CALAME
BENJAMIN DENIS
ÉRIC REMACLE (*dir.*)

L'Art de la Paix

Approche transdisciplinaire



P.L.E.-Peter Lang

Culture de paix, art de la paix et études sur la paix

Éric REMACLE et Benjamin DENIS

Réfléchir sur un « art de la paix » au cœur d'une conjoncture internationale marquée par les attentats du 11 septembre 2001 et les guerres d'Afghanistan et d'Irak qui leur ont succédé – et se poursuivent l'une et l'autre sous forme de « conflits de basse intensité » à l'heure où ces lignes sont écrites¹ –, peut relever de la gageure voire de la provocation intellectuelle. Cet ouvrage vise précisément à prouver toute la pertinence d'une démarche qui remodèle les priorités de la conscience universelle en créant les fondements du passage d'une culture de guerre et de haine à une culture de paix. Il s'agit de s'inscrire dans la foulée de la proclamation par l'Assemblée générale des Nations Unies de l'année 2000 « Année de la Culture de Paix » et du programme de l'UNESCO pour une « Décennie de la Culture de Paix »², contexte dans lequel l'Université libre de Bruxelles et la Fondation Bernheim portèrent sur les fonts baptismaux le Pôle Bernheim et la Chaire Bernheim d'Études sur la Paix et la Citoyenneté, à l'origine du présent ouvrage³.

¹ À l'exception de la présente introduction clôturée durant l'été 2003, l'ensemble des contributions ont été rédigées entre l'automne 2001 et l'automne 2002, sur la base de versions préliminaires présentées lors du colloque « L'Art de la Paix. Approche transdisciplinaire » qui a inauguré la Chaire Bernheim d'Études sur la Paix et la Citoyenneté à l'Université libre de Bruxelles le 9 novembre 2001. Ce colloque et la présente publication ont reçu le soutien de la Fondation Bernheim et du Fonds national de la Recherche scientifique.

² Selon l'Assemblée générale des Nations Unies, « la culture de la paix est un ensemble de valeurs, attitudes, comportements et modes de vie qui rejettent la violence et préviennent les conflits en s'attaquant à leurs racines par le dialogue et la négociation entre les individus, les groupes et les États » (résolutions *A/RES/52/13* : Culture de la paix et *A/53/243* : Déclaration et Programme d'action sur une culture de la paix). Voir aussi le site de l'UNESCO consacré à ce programme d'action : <http://www.unesco.org/iycp/>.

³ Voir <http://www.polebernheim.net>.

I. De l'art de la guerre à l'art de la paix

L'art de la guerre a évidemment suscité proportionnellement une littérature beaucoup plus abondante, laquelle remonte déjà aux antiques civilisations grecque et chinoise. Mais, au-delà des dichotomies faciles, force est de constater que cette recherche d'un art de la guerre procède elle aussi d'une démarche visant à faire reculer la violence débridée et sauvage, à humaniser et civiliser les conditions des conflits. Vu comme « contrôle de soi de l'homme en guerre », il vise en effet à « conseiller le prince [...] contribuer à la formation d'une "doctrine" transmissible ou [...] avertir les générations futures »⁴. Selon Pierre Chauvu, cette volonté de civiliser la guerre amènera dans l'Europe occidentale des XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles à une « tendance lourde à la réduction du volume des pertes imputables à la violence spécifique interhumaine »⁵. Elle débouchera en tout cas sur une codification des règles de la guerre et une pensée stratégique inspirée par l'humanisme⁶. Deux grands théoriciens britanniques des relations internationales, Martin Wight et Hedley Bull, définissent cette démarche comme l'une des trois grandes traditions de l'histoire des idées modernes, celle identifiée au juriconsulte néerlandais du XVII^e siècle Grotius – l'un des inventeurs du droit de la guerre –, tradition selon laquelle la politique internationale se déploie au sein d'une société des États plus ou moins rationalisée, les deux autres traditions étant celle inspirée de l'essayiste anglais Thomas Hobbes, dite réaliste, selon laquelle la politique internationale n'est qu'un état de guerre, et celle symbolisée par le philosophe allemand des Lumières Emmanuel Kant, dite universaliste, pour laquelle l'histoire prouve la naissance d'une communauté internationale rendant possible la paix⁷.

Si on a pu les opposer en tant qu'idéaux-types intellectuels, art de la guerre et art de la paix tendent néanmoins à se compléter, le premier s'inscrivant dans une démarche de rationalisation des conditions du conflit – tant il est vrai, comme le soulignait déjà Hérodote, que « nul

⁴ Colson, Br., *L'art de la guerre de Machiavel à Clausewitz dans les collections de la bibliothèque universitaire Moretus Plantin*, Namur, Bibliothèque universitaire Moretus Plantin, 1999, p. 9.

⁵ Chauvu, P. (dir.), *Les enjeux de la paix. Nous et les autres, XVIII^e-XX^e siècle*, Paris, Presses universitaires de France, 1995, pp. 21-23.

⁶ Colson, Br. & Coutau-Begarie, H. (dir.), *Pensée stratégique et humanisme. De la tactique des Anciens à l'éthique de la stratégie*, Paris, Economica, 2000.

⁷ Sur les trois traditions, voir par ex. Bull, H., *The Anarchical Society. A Study of Order in World Politics*, Londres, MacMillan, 1977, p. 24.

homme n'est assez dénué de raison pour préférer la guerre à la paix »⁸ –, le second dans une tradition plus volontariste et « utopiste » d'éradication des causes de celui-ci. Les études sur la paix et les conflits ont d'ailleurs mis en évidence l'interrelation complexe et instable entre ces deux états des relations humaines, sociales et inter-étatiques⁹. Aristote ne voyait-il pas dans la guerre un moyen en vue de la paix, comme le travail en vue du loisir et l'action en vue de la pensée¹⁰, et Emmanuel Kant une de ces étranges ruses de la nature destinées à faire « naître parmi les hommes, contre leur intention, l'harmonie du sein même de leurs discordes »¹¹ ?

La paix elle-même peut recouvrir nombre de situations différentes. Raymond Aron distingue par exemple trois types de paix : paix d'équilibre, paix d'hégémonie et paix d'empire¹². Kenneth Boulding et Johan Galtung ont quant à eux souligné le caractère structurel de la violence et de la paix : il ne suffit pas qu'une guerre s'arrête pour qu'une paix véritable s'installe si se poursuivent les violences latentes, les injustices sociales ou le sous-développement¹³. C'est de ce constat que naquit le courant dit de la *peace research* qui a dès lors considérablement élargi l'agenda de la recherche sur la paix en la connectant non seulement aux études sur les guerres, leurs causes et leur résolution, mais aussi aux questions de justice, de développement durable, de reconversion des économies d'armement en économies de paix, d'identité culturelle, de droits humains¹⁴.

Cet ouvrage a pour fil conducteur une intuition similaire, selon laquelle la construction d'un art de la paix implique d'appréhender à la fois les manifestations et causes des violences internes aux sociétés (« la

⁸ Cité dans Hassner, P., *La violence et la paix. De la bombe atomique au nettoyage ethnique*, Paris, Éditions Esprit, 1995, p. 23.

⁹ Pour un aperçu de ce vaste débat, voir entre autres H.-W. Jeong, *Peace and Conflict Studies. An Introduction*, Aldershot, Ashgate, 2000 ; G. Geeraerts, N. Pauwels & É. Remacle (eds.), *Dimension of Peace and Security. A Reader*, Bruxelles, P.I.E.-Peter Lang, 2004.

¹⁰ Aristote, *Politique*, VII, 2.

¹¹ Extrait du Premier Supplément de l'*Essai sur la Paix perpétuelle (Zum ewigen Frieden)* de 1795 (E. Kant, *Œuvres philosophiques. III. Les derniers écrits*, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 1986, p. 353). Sur Kant, voir la contribution de Thomas Berns ci-après.

¹² Aron, R., *Paix et guerre entre les nations*, Paris, Calmann-Lévy, 1962, pp. 159 *sqq.*

¹³ Voir entre autres K. Boulding, *Conflict and Defense. A General Theory*, New York, Harper, 1963 ; J. Galtung, *Essays in Peace Research III. Peace and Social Structure*, Copenhagen, Christian Ejlertsen, 1978.

¹⁴ Jeong, H.-W. (ed.), *The New Agenda for Peace Research*, Aldershot, Ashgate, 1999.

société en miettes » pour reprendre les termes d'Andrea Rea¹⁵) et celles qui mettent au défi la construction d'une paix internationale (cet « empire du désordre » étudié par le sociologue français Alain Joxe¹⁶). Alors que, dans les cursus universitaires, les études sur la paix se rattachent à la science politique et aux relations internationales¹⁷, l'optique transdisciplinaire a été ici choisie volontairement pour refléter la diversité nécessaire des approches d'un art de la paix.

II. Études sur la paix et transdisciplinarité

Les tentatives d'explication scientifiques de la violence et de la guerre¹⁸ ont d'ailleurs été multiples dans le champ du savoir contemporain et il est difficile ici de les présenter davantage que de manière télégraphique, sous la forme de neuf grandes approches¹⁹ :

- les théories de l'agressivité biologique (Konrad Lorenz) ;
- les théories anthropologiques sur la relation entre prédation et guerre (Barbara Ehrenreich) ;
- les théories psychologiques (Ted Gurr, Erich Fromm) ;
- les théories behavioristes de l'ajustement au changement (John Burton) ;
- les théories démographiques (Gaston Bouthoul et la polémologie) ;
- les théories économiques (Auguste Comte, Karl Marx²⁰) ;
- les théories idéologiques (Quincy Wright) ;

¹⁵ Rea, A., *La société en miettes : épreuves et enjeux de l'exclusion*, Bruxelles, Labor, 1997.

¹⁶ Joxe, A., *L'Empire du chaos : les Républiques face à la domination américaine dans l'après-guerre froide*, Paris, La Découverte, 2002 ; voir aussi les ouvrages précédents du même auteur : *Le cycle de la dissuasion 1945-1990 : essai de stratégie critique*, Paris, La Découverte, 1990 ; *Voyage aux sources de la guerre*, Paris, Presses universitaires de France, 1991 ; *L'Amérique mercenaire*, Paris, Stock, 1992.

¹⁷ On date en effet la naissance des relations internationales comme discipline au sein de la science politique de la volonté des universitaires de contribuer à comprendre et prévenir la guerre au lendemain de la Première Guerre mondiale et en particulier de la création en 1919 de la première Chaire Woodrow Wilson de Relations internationales à l'Université du Pays de Galles à Aberystwyth.

¹⁸ Encore conviendrait-il de différencier violence et guerre, mais ceci nous entraînerait trop loin dans le cadre de la présente contribution.

¹⁹ Une des meilleures synthèses en français à ce sujet reste celle de J. Barrea, *L'utopie ou la guerre. D'Érasme à la crise des euromissiles*, Louvain-la-Neuve, CIACO, 1986 (2^e éd.), *passim*. Voir aussi Ch.-Ph. David, *La guerre et la paix. Approches contemporaines de la sécurité et de la stratégie*, Paris, Presses de Sciences Po, 2000.

²⁰ Voir ci-après la contribution d'Abdul G. Noury et Khalid Sekkat.

- les théories structuralistes (Kenneth Boulding, Johan Galtung et la *peace research*) ;
- les théories politologiques insistant sur le décalage entre progrès technique et organisation du pouvoir (Jürgen Habermas).

Chacune de ces écoles insiste davantage sur un critère prioritaire de causalité des conflits humains, avec pour corollaires le risque d'un certain déterminisme, et la tendance à ignorer la complexité du phénomène et les interactions entre causes diverses et de natures différentes. En outre, certaines théories (biologiques, anthropologiques, psychologiques, behavioristes) insistent davantage sur le niveau micro-social, en d'autres termes sur ce qui relève des individus en situation de conflit, tandis que les autres (démographiques, économiques, idéologiques, structuralistes, politologiques) se concentrent sur le niveau macro-social, c'est-à-dire les interactions entre groupes humains et États, la psychologie sociale s'attelant à combiner l'étude de ces niveaux micro et macro²¹.

Il n'existe donc pas de théorie générale de la guerre et de la paix. En existerait-il une, elle n'empêcherait sans doute guère le déclenchement des guerres... mais elle aurait le mérite de nous inciter à ne pas nous focaliser sur l'écume des jours de la violence (le « syndrome CNN »), et à nous interroger plus largement sur les fondements profonds de celle-ci, et partant sur les remèdes envisageables. Cette distance critique dans l'explication des causes de la guerre apparaît en effet comme condition indispensable pour une recherche sur la paix, tant il est vrai que les réponses aux guerres ou aux flambées de violence se révèlent généralement réactives et conjoncturelles parce que ne s'attachant qu'à la marge aux racines structurelles des conflits. La guerre et la paix peuvent en effet être considérés comme des « faits sociaux totaux », en interrelation étroite avec les conditions sociales, économiques, technoscientifiques et politiques qui les produisent, et ce tout particulièrement lorsque ces conditions relèvent de bouleversements sociétaux en profondeur tels que ceux que nous connaissons au tournant de ce millénaire.

Ceux-ci ne sont pas sans rappeler la grande transformation de l'Europe et du monde²² qui se produisit avec la révolution industrielle, le mouvement des nationalités, la mondialisation du capitalisme et le colonialisme, s'accompagna d'une violence sociale inouïe²³ et déboucha sur la Première Guerre mondiale. Ce n'est sans doute pas par hasard si les

²¹ Voir la contribution d'Assaad Elia Azzi ci-après.

²² Polanyi, K., *La grande transformation : aux origines politiques et économiques de notre temps*, Paris, Gallimard, 1983.

²³ Kurgan-Van Hentenrijk, R. (dir.), *Un pays si tranquille : la violence en Belgique au XIX^e siècle*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1999.

études historiques les plus récentes sur le conflit de 1914-1918 cherchent à appréhender celui-ci également en tant que fait social total²⁴, reflétant les transformations en profondeur connues par les sociétés de l'époque et qui se poursuivirent au cours de tout le XX^e siècle avec une violence historiquement inégalée, qui renverse la tendance observée par Chaunu d'une réduction du nombre de victimes entre le XVII^e et le XIX^e siècles. Le « court vingtième siècle »²⁵ se traduit en effet non seulement par deux guerres mondiales, les guerres de décolonisation et le conflit est-ouest, mais aussi par l'accroissement exponentiel du nombre de victimes civiles des conflits, y compris sous la forme génocidaire, ainsi que par l'acquisition d'un arsenal permettant l'autodestruction assurée de l'humanité entière.

L'histoire se révèle donc instrument de compréhension de la « longue durée »²⁶, et outil de mise en lumière pour aujourd'hui, sur le mode analogique, des interactions entre phénomènes de société, bouleversements économiques et sociaux, et naissance des guerres²⁷. Les études sur les causes des conflits puisent d'ailleurs très largement dans l'histoire, que ce soit par l'étude comparée de plusieurs processus conflictuels ou par l'application de différentes grilles d'interprétation disciplinaires à l'étude d'un même conflit, comme s'y essayèrent dans les années 1960 les *Stanford Studies in International Conflict and Integration*, vaste programme de recherche sur le déclenchement de la Première Guerre mondiale dirigé par Robert C. North, qui associa politologues, historiens, économistes, sociologues, psychologues et anthropologues²⁸.

La démarche oblige à un aller-retour permanent entre le micro- et le macro-social, une recherche d'articulation entre les différentes théories explicatives des conflits, ainsi qu'une prise en compte non seulement des facteurs matériels, mais aussi des dimensions immatérielles (repré-

²⁴ Audoin-Rouzeau, St. & Becker, A., *14-18, Retrouver la guerre*, Paris, Gallimard, 2000 ; Horne, J. (ed.), *State, Society and Mobilization in Europe during the First World War*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997.

²⁵ Hobsbawm, E. J., *Age of Extremes : The Short Twentieth Century, 1914-1991*, Londres, M. Joseph, 1994.

²⁶ Sur ce concept et cette méthode, voir entre autres F. Braudel, *Écrits sur l'histoire*, Paris, Flammarion, 1969 ; *idem*, *Civilisation matérielle, économie et capitalisme : XV^e-XVIII^e siècle*, Paris, Armand Collin, 1979.

²⁷ Pensons à ces tournants de l'histoire que furent la naissance des villes au cœur du Moyen Âge (au moment même où se déclenchent les Croisades), ou celle des États modernes durant la Renaissance et la Réforme (des « guerres de religion » à la guerre de Trente Ans).

²⁸ Hassner, P., *La violence et la paix*, *op. cit.*, pp. 89-90.

sentations sociales, idéologies, rôle de la mémoire²⁹). Elle implique donc une certaine dose d'intuition quant aux liens entre faits sociétaux, tant il est vrai que les causalités y apparaissent rarement avec autant de certitude que dans le positivisme expérimental.

Des auteurs comme Michel Foucault ou Norbert Elias sont ainsi parvenus à mettre en lumière comment le tournant historique de la naissance de l'État moderne au XVII^e siècle s'accompagne d'une transformation socio-psychologique des sociétés, y compris dans la définition de celle-ci et de son rapport à la contrainte, à l'ordre et à la loi. Ainsi, pour Elias, cette évolution qu'il appelle « civilisation des mœurs » (*Prozess der Zivilisation*) combine l'émergence de nouvelles formes politiques, à savoir les États modernes (monopole des moyens militaires, de l'administration et des impôts), un processus sociologique de pacification, socialisation et ritualisation des conflits sociaux (au travers de la vie de cour, du sport, etc.), et un processus psychologique de diffusion de l'autocontrainte, de refoulement des pulsions et de rationalisation³⁰.

Il reste encore à saisir avec la même acuité comment la violence effrénée du XX^e siècle peut être reliée aux nouvelles structures politiques, socio-économiques et mentales propres à cette époque. Le biographe de Freud et historien des Lumières Peter Gay s'y est essayé dans un volumineux essai où il rassemble un faisceau d'indices sociologiques de la montée de la haine au sein des bourgeoisies européennes comme élément annonciateur de la Première Guerre mondiale³¹ : conceptualisation du darwinisme social comme justification des inégalités, violence dans les rapports hommes-femmes, férocité de la colonisation, exploitation ancrée dans les rapports sociaux, relations sans pitié entre clients et fournisseurs, flagellation dans l'éducation des enfants, rituels initiatiques des officiers allemands par des duels au sabre, sublimation de cette violence quotidienne par le sport, la chasse, la charité, les fantasmes sexuels, etc.

Par analogie, ne serait-il pas tout aussi fécond de rechercher ce qui peut relier, sur le plan de la compréhension macro-sociale de ce début de siècle, l'aggravation des inégalités nord-sud, les violences urbaines, la renaissance du darwinisme social tant dans une certaine littérature néolibérale³² que dans l'argumentaire des néo-conservateurs américains en

²⁹ Sur ce dernier thème, voir J. Winter & E. Sivan (eds.), *War and Remembrance in the Twentieth Century*, Cambridge, Cambridge University Press, 1999.

³⁰ Elias, N., *La civilisation des mœurs*, Paris, Calmann-Lévy, 1991 ; *idem*, *La dynamique de l'Occident*, Paris, Calmann-Lévy, 1991.

³¹ Gay, P., *La culture de la haine*, Paris, Plon, 1993.

³² Voir par ex. A. Minc, *www.capitalisme.fr*, Paris, Grasset, 2000.

faveur de la guerre d'Irak³³, les conflits nationalistes ou « ethniques », tous phénomènes reliés à la recomposition actuelle des structures socio-économiques résumée par le concept passe-partout de mondialisation³⁴ ?

III. La culture de paix comme culture de responsabilité et de citoyenneté

Comme le montre Norbert Elias, toute l'évolution de la civilisation occidentale crée un lien étroit entre la civilisation des mœurs et l'extension de la culture au sens le plus large du terme. L'idéal d'une « culture de paix » n'est donc pas nouveau : Albert Einstein et Sigmund Freud le soulignaient déjà dans la correspondance qu'ils échangèrent en 1933 à la demande de l'Institut international de Coopération intellectuelle de la Société des Nations : « Les transformations psychiques qui accompagnent le phénomène de la culture sont évidentes et indubitables. Elles consistent en une éviction progressive des fins instinctives, jointe à une limitation des réactions impulsives [...] Tout ce qui travaille au développement de la culture travaille aussi contre la guerre »³⁵.

Plaider pour une culture de paix, c'est surtout affirmer une contre-culture face à la multiplicité des guerres, c'est affirmer qu'aussi fréquentes soient les guerres, elles n'en sont pas pour autant fatales. Jules Destrée résumait avec force cet impératif citoyen dès 1931 : « Je ne me fais donc pas d'illusions, on ne supprimera pas la guerre, pas plus que dans le domaine privé on n'a pas encore pu supprimer l'assassinat. Mais s'il faut se garder d'un optimisme excessif, ce n'est pas une raison pour se dérober à son devoir, pour ne pas faire effort pour atténuer le mal. Accroître les difficultés de la guerre est accroître les chances de la paix »³⁶. Ce refus du fatalisme de la guerre s'inscrit dans le droit fil du « Principe Espérance » d'Ernst Bloch, pour lequel ce qui différencie l'être humain de l'animal, c'est de ne pas se limiter à la répétition de ce qui est, mais d'anticiper les possibles en bâtissant des utopies³⁷.

Une telle démarche ne voit donc pas la culture de paix comme un idéal transcendant que l'être humain aurait à approcher, mais comme un

³³ Le plus popularisé de ces ouvrages étant celui de R. Kagan, *Of Paradise and Power. America and Europe in the New World Order*, New York NY, Alfred A. Knopf, 2003.

³⁴ Sur les ambiguïtés de ce concept et ses interprétations possibles, voir la contribution de Pierre Calame ci-après.

³⁵ Einstein, A. & Freud, S., *Pourquoi la guerre ?*, Paris, Institut international de coopération intellectuelle, Société des Nations, 1933, pp. 60-63.

³⁶ Destrée, J., *Pour en finir avec la guerre*, 1931, p. 75.

³⁷ Bloch, E., *Le Principe Espérance*, Paris, Gallimard, 1976.

choix collectif fondé sur la responsabilité individuelle et citoyenne. En d'autres termes, elle n'est pas idéaliste, mais utopiste. Tant le pacifisme humaniste d'un Léon Tolstoï que celui, radical, de l'objection de conscience s'inspirent de cette démarche. Elle est féconde en ce qu'elle ne confine pas la paix à la culture mais la replace au cœur de la politique. Elle oblige aussi l'intellectuel à poser la question de sa propre responsabilité, au sens où l'entendait Max Weber lorsque, s'adressant à de jeunes pacifistes au sortir de la Première Guerre mondiale, il les incita à distinguer éthique de conviction et éthique de responsabilité :

[...] toute activité orientée selon l'éthique peut être subordonnée à deux maximes totalement différentes et irréductiblement opposées. Elle peut s'orienter selon l'éthique de la responsabilité ou selon l'éthique de la conviction. [...] il y a une opposition abyssale entre l'attitude de celui qui agit selon les maximes de l'éthique de conviction – dans un langage religieux nous dirions : “Le chrétien fait son devoir et, en ce qui concerne le résultat de l'action, il s'en remet à Dieu” –, et l'attitude de celui qui agit selon l'éthique de responsabilité, qui dit : “Nous devons répondre des conséquences prévisibles de nos actes”. [...] Lorsque les conséquences d'un acte fait par pure conviction sont fâcheuses, le partisan de cette éthique [de la conviction] n'attribuera pas la responsabilité à l'agent, mais au monde, à la sottise des hommes ou encore à la volonté de Dieu qui a créé les hommes ainsi. Au contraire le partisan de l'éthique de responsabilité comptera justement avec les défaillances communes de l'homme [...] et il estimera ne pas pouvoir se décharger sur les autres des conséquences de sa propre action, pour autant qu'il aura pu les prévoir³⁸

On ne rappellera jamais assez la mise en garde de Weber quant au risque de violence dont peut être porteuse l'éthique de conviction : « car, dans le monde des réalités, nous constatons sans cesse par expérience que le partisan de l'éthique de conviction fait brusquement volte-face pour devenir un prophète millénariste (qui fait appel) à l'ultime force qui aboutira à l'anéantissement final de toute violence »³⁹.

On connaît suffisamment d'intellectuels qui se sont laissé emporter par de telles outrances, y compris lors de guerres récentes, pour insister d'autant plus sur la nécessité de lier culture de paix et citoyenneté. Sur ce plan, on méditera utilement la sentence du philosophe, mathématicien et pacifiste britannique Bertrand Russell : « Le véritable courage consiste à dénoncer les crimes commis par son propre camp et non ceux commis par l'adversaire »⁴⁰.

³⁸ Weber, M., *Le savant et le politique*, Paris, Éditions 10/18, 1963, pp. 206-207.

³⁹ *Ibid.*, p. 209.

⁴⁰ Cité d'après <http://www.mcmaster.ca/russdocs/russell.htm>.

Évoquer une culture de paix et un art de la paix renvoie dès lors à la question de la responsabilité de l'universitaire par rapport à la question de la guerre et de la paix. Explorer la compréhension des causes des conflits ou comparer les processus de paix ne suffit évidemment pas. Rien ne serait pire que de définir un « art de la paix » purement technique, sans lien avec sa dimension sociale et politique. À force de parler de « gestion » des conflits, ne risque-t-on pas de reléguer l'art de la paix à une ingénierie fondée sur quelques « bonnes pratiques » ? Ce serait malheureusement faire fi des réalités sociales et se préparer à de solides désillusions que de se limiter à une telle vision technicienne.

L'approche « longue durée » déjà évoquée constitue de ce point de vue un fructueux instrument de « citoyennisation » de la paix. Elle permet d'éviter les écueils propres à l'immédiateté, que ce soit la non-prise en compte des réalités socio-historiques d'une zone en conflit ou les argumentaires de la propagande de guerre qui semblent toujours faire recette malgré leur récurrence d'un siècle à l'autre et de conflit en conflit⁴¹. La démarche historique permet aussi de rappeler des figures du combat pour la paix, souvent peu célébrées dans les livres d'histoire et dont l'action a pourtant secoué leur époque, au point de leur valoir le Prix Nobel, mais qui attendirent parfois des décennies pour faire l'objet d'une biographie connue du grand public⁴².

Rien de tel, enfin, que de relier les études sur la paix aux mouvements sociaux, de connecter réseaux de savoirs et réseaux de citoyens⁴³. Si la paix est une exigence, c'est précisément parce qu'elle est portée par des collectifs et des réseaux de citoyens qui tentent de juguler les différentes formes de violences au quotidien. En d'autres termes, les études sur la paix ne reflètent pas une tradition intellectuelle idéaliste, mais davantage la tradition utopiste ancrée dans les projets collectifs et les mouvements sociaux de citoyens. Parmi ceux-ci, les uns ont vocation à mener une action transnationale très vaste sur les problèmes globaux comme le Forum social mondial⁴⁴ ou l'Alliance pour un monde responsable et solidaire⁴⁵. D'autres relaient des préoccupations plus spéci-

⁴¹ Morelli, A., *Principes élémentaires de la propagande de guerre*, Bruxelles, Labor, 2001.

⁴² On conseillera pour cette raison la lecture de deux ouvrages récents : Coll., *Henri La Fontaine. Prix Nobel de la Paix (1854-1943). Tracés d'une vie*, Mons, Mundaneum, 2002 ; M. L. Bouguerra, *Pauling, l'Einstein de la chimie*, Paris, Belin, 2002.

⁴³ Voir à ce sujet G. Thill avec la collaboration d'A. Brochard, *Le dialogue des savoirs. Les réseaux associatifs, outils de croisements entre la science et la vie*, Paris, Éditions Charles Léopold Mayer, 2001.

⁴⁴ <http://www.forumsocialmundial.org.br/home.asp>.

⁴⁵ <http://www.alliance21.org/fr/>.

fiques, telles que les questions de genre⁴⁶ ou la lutte contre la xénophobie⁴⁷ ou émanent de groupes professionnels (scientifiques⁴⁸, paysans, enseignants, médias, etc.), catégoriels (jeunes, syndicalistes, chefs d'entreprise, entreprises, religions). Cet ouvrage est dédié à ces acteurs citoyens de la paix.

IV. Méthodologie et plan de l'ouvrage

L'art de la paix se déploie à trois niveaux⁴⁹ : de l'individu à l'international, en passant par la société. La paix se joue à chaque échelon. Les capacités d'expression, de sociabilité et d'empathie des individus, pour ne prendre que quelques exemples, exercent une influence sur le mode de gestion des conflits dans un milieu social donné. De même, les rapports entre sexes ou entre communautés, tels qu'ils sont vécus en tant que pratique sociale, mais aussi tels qu'ils sont codifiés et institutionnalisés ou tels qu'ils sont influencés par certaines politiques *a priori* « neutres » au sein d'une société, ont une incidence sur la probabilité d'émergence de formes de violence, et peuvent incarner des formes diffuses de domination et de brutalité (c'est la « violence structurelle » dénoncée par Johan Galtung). Enfin, la nature des rapports entre États est évidemment à l'origine directe de la possibilité ou de l'impossibilité d'une guerre inter-étatique.

Réciproquement, la violence laisse ses stigmates à tous les niveaux. Rupture de la confiance, remise en cause du principe de coopération entre États et des institutions qui l'assuraient, course à l'armement, sont quelques-unes des manifestations internationales de la présence, même latente, de la violence. Haines, craintes, volonté de vengeance, destruction ou disparition des institutions permettant de gérer et réguler la vie collective, comptent parmi les innombrables blessures des sociétés qui sortent d'un conflit armé. Névroses, pertes de repères moraux et affectifs, difficultés de sociabilité, ne sont que quelques-uns des maux qui

⁴⁶ Voir le chapitre de Bérengère Marques-Pereira et Sophie Stoffel, ainsi que l'ouvrage de M. Tuininga, *Femmes contre les guerres. Carnets d'une correspondante de paix*, Paris, Desclée de Brouwer, 2003.

⁴⁷ Voir la contribution de Mathieu Bietlot et Andrea Rea.

⁴⁸ Tels que les Conférences Pugwash et l'International Physicians for the Prevention of Nuclear War, tous deux couronnés par le Prix Nobel de la Paix.

⁴⁹ Dans son livre désormais classique de 1959, *Man, the State and War*, le théoricien des relations internationales Kenneth Neal Waltz parle déjà des « trois images » à l'origine des guerres : le comportement des individus, la structure intérieure des États, l'anarchie structurelle internationale (K. N. Waltz, *Man, the State and War. A Theoretical Analysis*, New York NY, Columbia University Press, 1959).

frappent les individus qui ont eu le malheur de croiser des formes extrêmes de brutalité au cours de leur existence.

Si la verticalité est essentielle à la construction d'un art de la paix, il importe également d'y inclure différents domaines d'action. La paix ne concerne pas que les institutions et formes de savoir qui traitent de l'usage de la violence ou de ses conséquences immédiates, mais intègre nécessairement une pluralité de connaissances forgées dans des champs différents mais en interaction constante. Ainsi, la question de la paix, quel que soit le niveau auquel on la traite, achoppe sur des questions de normes, de gestion du collectif, de schème culturel, de rapport à la nature, etc. (en d'autres termes de « gouvernance »), de sorte qu'aucune discipline ne détient le monopole de l'ingénierie de la paix, mais qu'au contraire l'intelligibilité des ressorts de celle-ci repose sur le croisement et la confrontation des différents savoirs. Les contributions sont rédigées par des économistes, ingénieurs, juristes, linguistes, médecins spécialisés en santé publique, philosophes, politologues, psychologues et sociologues.

Il était d'ailleurs essentiel de mobiliser plusieurs disciplines scientifiques si l'on voulait inscrire la réflexion dans la tradition englobante et interdépendante proposée par les *peace studies*, mettre en lumière les liens entre paix et citoyenneté, approcher la compréhension de ce qui relie les aspects intra-sociétaux et inter-nationaux de la paix, les interactions entre le micro et le macro. Le dialogue entre les disciplines ne se situera pas dans chaque chapitre pris séparément, mais dans la manière dont ceux-ci ont été regroupés et « recoupés », notamment au travers des chapitres introductifs de chaque partie de l'ouvrage. L'ensemble des vingt-trois auteurs parle certes du même objet (l'art de la paix), mais tous aussi le font au départ de définitions et d'approches différentes. C'est en cela que l'interdisciplinarité peut contribuer à faire émerger de nouveaux paradigmes, c'est-à-dire à relever d'une certaine forme de « trans-disciplinarité ».

Fruit de cette double articulation, à la fois « verticale » et « transversale », notre réflexion a identifié trois temps forts de l'art de la paix, auxquels correspondent les trois parties de l'ouvrage.

De la violence à la paix traite du passage de la guerre à la paix et inversement, mais sans pour autant considérer ces deux réalités comme hermétiques l'une à l'autre et clairement séparées. Il s'agit de chercher les ferments de violence au sein des situations apparemment pacifiées, et les leviers de paix au cœur des situations de conflit. Violence et paix sont ici considérées comme intimement liées, comme deux ordres de réalités qui se fécondent et s'affrontent.

La culture de la paix envisage la paix comme fonction d'un *esprit* présent de manière diffuse dans le champ sociétal, et s'incarnant dans une multitude de pratiques polymorphes. Cette approche repose sur la mise en évidence du caractère conflictuel de la société, voire de la sphère privée, comme fondement du processus de pacification, ainsi que sur l'extraction de la question de la paix des entités souveraines détentrices du monopole de la violence légitime, pour l'ériger en enjeu des interactions sociales courantes.

La paix comme enjeu international porte sur la question de savoir si se constitue ou non une forme de communauté internationale. La sécurité collective, au travers des normes et des institutions qui assurent sa préservation, exerce une fonction régulatrice et pacificatrice sur les rapports entre États. De même, le type de relations que les États entretiennent entre eux, et en particulier le degré d'universalité et d'empathie qu'elles traduisent, alimentent la constellation politique (terme qu'on préférera à ceux de communauté ou de société) au sein de laquelle se jouent les questions de paix et guerre entre les nations.

Cet ouvrage est évidemment universitaire, il mobilise chacun de nos savoirs disciplinaires selon les standards scientifiques internationaux⁵⁰. En cela, il pourrait apparaître rébarbatif aux lecteurs non académiques qui cherchent à approfondir le thème de l'art de la paix. Sa méthode nous semble néanmoins pouvoir répondre à leurs attentes.

Tout d'abord, l'ouvrage rassemble des contributions d'enseignants ou chercheurs provenant quasiment tous de la même université, non par nombrilisme, mais pour constituer le premier socle d'une contribution intellectuelle de l'Université libre de Bruxelles (ULB) à la question de la paix. Gageons que nous y aurons trouvé une forme de cohérence dans le contenu et une base solide pour le futur. De manière plus essentielle, tous les auteurs ont présenté une première version de leurs contributions au sein d'un même colloque et l'ont actualisée pour tenir compte des débats qui s'y sont déroulés. Sachant que ces contributions seraient destinées à des collègues d'autres disciplines, ils ont à notre sens fait un effort remarquable de pédagogie interdisciplinaire dont nous espérons qu'elle bénéficiera également au lecteur.

En outre, même si beaucoup de contributions relèvent davantage de la recherche fondamentale que de la recherche appliquée, nombre d'entre elles se réfèrent explicitement à des cas empiriques ou travaux

⁵⁰ Les directeurs de la publication ont eu à remettre en cause certaines traditions disciplinaires en harmonisant la présentation des références. Ils s'en excusent auprès des auteurs concernés. En l'espèce, l'interdisciplinarité ne pouvait porter atteinte à la cohérence formelle et la lisibilité de l'ensemble du volume.

« de terrain ». Certaines thématiques importantes aux yeux des citoyens n'ont pu être intégrées, telles que le rôle des media, le lien entre éducation et paix, la reconversion des économies de guerre en économies de paix, les pratiques de médiation, et bien d'autres. Le lecteur aura l'indulgence de donner au jeune Pôle Bernheim d'Études sur la Paix et la Citoyenneté le temps d'élargir l'éventail de son expertise. Cette publication représente assurément un enthousiasmant début pour un tel agenda de recherche ouvert aux préoccupations des citoyens et des mouvements sociaux désireux eux aussi de construire un art de la paix.

Ensuite, le type de regard adopté procède davantage du surplomb que du commentaire *in vivo*. Plutôt que de nous placer dans l'immédiateté tumultueuse de l'actualité, nous avons privilégié une approche distanciée – mais non distante – dont les analyses se nourrissent d'événements sur lesquels nous jouissons déjà d'un certain recul historique ou qui portent sur des phénomènes, sinon intemporels, du moins présents de manière permanente au cœur des sociétés contemporaines⁵¹. Notre volonté est d'offrir une réflexion sur certains courants de fond dont la validité dépasse l'horizon temporel du discours médiatique dominant qui s'attache à l'écume des jours de l'actualité, écume certes souvent spectaculaire ou hélas dévastatrice, mais toujours éphémère.

Enfin, la genèse même de cet ouvrage n'est pas non plus sans nous rassurer quant à sa capacité de dialogue avec le citoyen désireux d'étayer sa propre réflexion sur des savoirs plus académiques. En effet, comme on l'évoque en introduction, cette entreprise collective est née du lancement en novembre 2001 à l'Université libre de Bruxelles de la Chaire Bernheim d'Études sur la Paix et la Citoyenneté. Son premier titulaire, Pierre Calame est un animateur de réseaux de citoyens davantage qu'un académique au sens classique du terme. Président de la Fondation Charles Léopold Mayer pour le Progrès de l'Homme, à l'origine de l'Alliance pour un monde responsable et solidaire et de l'Assemblée mondiale de citoyens qui s'est tenue à Lille en décembre 2001⁵², il s'est voulu davantage qu'un titulaire de Chaire universitaire un citoyen interpellant la communauté académique sur ses responsabilités dans le monde troublé et incertain qui est le nôtre. Le triptyque qui structure cet ouvrage, le concept d'« art de la paix » et la méthodologie utilisée proviennent largement de ses propositions. Avant d'inviter le lecteur à s'y engager plus avant, nous avons d'ailleurs inséré ci-après une contribution de Pierre Calame lui-même, articulant le débat sur la paix avec

⁵¹ La troisième partie, relative à la paix comme enjeu international, fait d'avantage référence que les deux autres à l'actualité, mais les chapitres qui la composent se révèlent d'une pertinence d'autant plus grande avec le recul temporel.

⁵² <http://www.alliance21.org/lille/fr/>.

celui de la gouvernance. Loin de recouper toutes les conclusions des autres auteurs de l'ouvrage, ouvrant des pistes sur d'autres thématiques, ce chapitre rédigé dans un style militant et exigeant illustre les raisons pour lesquelles Pierre Calame fut sélectionné comme premier titulaire de la Chaire Bernheim, laquelle n'est pas seulement dédiée à l'étude de la paix et de la citoyenneté, mais à l'action en leur faveur.

Tant il est vrai, comme l'écrivait Manuel Vázquez Montalbán dans un article paru à titre posthume, que la paix doit être revendiquée « comme valeur culturelle suprême » dès lors qu'elle participe d'une définition de la culture comme vecteur de conscientisation, d'égalisation et de libération. « La menace de guerre, nous dit Montalbán, vise à établir une culture de peur, qui paralyse les consciences, les rend plus conservatrices. À l'opposé, la revendication de la paix est révolutionnaire parce qu'elle mise sur le changement. La paix parie sur les énergies créatives de l'homme, sur sa liberté d'expression, de réalisation, de transformation »⁵³. Il n'est pas de définition plus actuelle et plus exigeante que celle-là.

⁵³ Vázquez Montalbán, M., « La gauche et la culture », texte inédit d'une conférence prononcée à Alicante en 2001 et publié par *Le Monde diplomatique*, Paris, janvier 2004, p. 32.